

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

## **LES MOTIVATIONS DE LA PEUR : CONTRE LA MODULARITÉ ET L'ÉGOÏSME DE LA PEUR<sup>1</sup>**

**Christine Tappolet, Université de Montréal**

Comme on le répète souvent, les émotions ont longtemps été considérées contraires à la rationalité, qu'elle soit théorique ou pratique. Nos colères, nos jalousies, nos peurs étaient accusées de perturber le raisonnement, de favoriser des comportements irrationnels et de nous pousser à poser des gestes moralement condamnables. À la suite des travaux de Ronald de Sousa et d'Antonio Damasio, un nouveau consensus s'est établi au sein de la communauté des philosophes et scientifiques s'intéressant aux émotions<sup>2</sup>. Pour la plupart, les philosophes, les psychologues et les neurologues – mais pas ou pas encore l'homme dans la rue – soutiennent maintenant que loin de constituer un obstacle à la rationalité, les émotions, ou du moins la majorité d'entre elles, sont à la fois nécessaires au bon fonctionnement de la raison et essentielles à l'action morale. En bref, les émotions nous permettraient d'agir de manière plus appropriée, que ce soit du point de vue de la prudence ou de l'éthique.<sup>3</sup>

À vrai dire, la peur et ses différentes variantes ne se prêtent pas facilement à une telle revalorisation. Nos anxiétés, nos paniques et nos terreurs semblent souvent nous pousser à accomplir des actions contre-productives en ce qui concerne la promotion de notre propre intérêt. De plus, même celles qui parviennent à promouvoir notre intérêt n'ont apparemment rien de particulièrement admirable du point de vue moral.

Dans la mesure où la peur semble assortie de dispositions comportementales innées, qui se manifestent de manière automatique à l'égard de stimuli qui, comme les araignées, constituaient peut-être une menace pour nos ancêtres, mais ne font plus partie des réels dangers contemporains, et entraîne une gamme étroite de comportements, comme la fuite, on peut douter que cette émotion nous permette d'agir de manière appropriée dans le monde actuel.

En outre, il semble assez difficile de soutenir que les actions motivées par la peur sont moralement admirables. En effet, les motivations que comprend la peur semblent

---

<sup>1</sup> Mes remerciements à Frédéric Bouchard, Luc Faucher, Bertrand Guillarme, Vanessa Nurock, Ruwen Ogien, Ronnie de Sousa et Cass Sunstein pour leurs questions et leurs commentaires.

<sup>2</sup> Voir de Sousa 1987 et Damasio 1994. Karen Jones parle de « consensus pro-émotion » (Jones, à paraître).

<sup>3</sup> Il y évidemment aussi des voix dissonantes, comme celle de Jon Elster (1999).

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

clairement intéressées. Si la gazelle fuit son prédateur ou que le raton-laveur fait le mort, c'est pour sauver sa peau. Ainsi, c'est au mieux en favorisant des comportements conformes à ce qu'exige le droit ou la morale, que la peur, et plus particulièrement la peur de la punition ou la peur du regard d'autrui, peut avoir un rôle à jouer dans la motivation morale. En tant que telle, la motivation de celui qui ressent de la peur n'est pas moralement admirable. En cela la peur se distinguerait d'émotions comme la pitié ou la compassion. Du point de vue moral, on pourrait dès lors distinguer les morales de la peur, que l'on peut faire remonter à Hobbes, des morales de la compassion ou plus généralement de la sympathie, d'inspiration humienne.

La conception de la peur présumée par ces critiques à l'égard de la peur est celle d'une émotion assortie de motivations qui ont deux caractéristiques principales :

a) elles consistent en des dispositions comportementales rigides, telle que la disposition à fuir ou celle à se figer (« freeze ») (c'est ce que j'appellerai le « modularisme motivationnel »<sup>4</sup>), et

b) elles sont intéressées, dans le sens qu'elles visent à promouvoir l'intérêt de l'organisme qui ressent la peur (c'est ce que j'appellerai « l'égoïsme de la peur »).

En fait, comme je vais tenter de le montrer, ces deux thèses posent problème. Je commencerai par préciser quelques points d'ordre général au sujet de la peur. Puis, je considérerai les thèses du modularisme motivationnel et de l'égoïsme de la peur. Ce que j'espère montrer, c'est que la peur ne se trouve pas en si mauvaise posture. Nos peurs ne sont pas nécessairement assorties de dispositions comportementales rigides. De plus, les motivations qu'elles comportent peuvent être tout aussi altruistes que les motivations caractérisant la pitié ou la compassion.

### **1) *Qu'est-ce que la peur ?***

Considérons un épisode paradigmatique de peur. Vous vous promenez sur un sentier solitaire et soudain, vous voyez un énorme chien courir vers vous en aboyant sauvagement, babines retroussées et poils hérissés. Différentes choses vont se produire. Il

---

<sup>4</sup> Pour la question de savoir si une émotion comme la peur est modulaire, voir Faucher et Tappolet, à paraître a).

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

Il y a d'abord la perception visuelle et auditive de ce chien courant vers vous. Il peut aussi y avoir un jugement ou du moins l'évaluation qu'un danger imminent vous menace. De plus, un certain nombre de changements physiologiques impliquant le système nerveux autonome vont avoir lieu, changements qui viennent colorer ce que vous ressentez. Votre cœur se met à battre plus fort, votre respiration devient difficile, votre estomac se resserre. Votre bouche s'ouvre et vos yeux s'écarquillent de manière caractéristique. Un certain nombre de pensées vont sans doute traverser votre esprit – vous vous dites peut-être que la dernière heure est venue et votre attention va se focaliser sur le chien et ses caractéristiques effrayantes. Et évidemment, vous serez motivé à agir pour échapper au danger qui vous menace. Vous prendrez vos jambes à votre cou ou vous tenterez de grimper à un arbre.

Comme tout épisode émotionnel, cette expérience de peur comporte différents éléments distincts. On peut distinguer la composante informationnelle. Votre peur est causée par la perception du chien qui court vers vous. De plus, la peur comporte ou consiste au moins partiellement en une représentation de l'objet de votre peur comme dangereux pour vous, comme une menace pour vous. C'est ce qu'on peut appeler la composante évaluative de la peur. Comme la plupart, voire toutes les émotions, un épisode standard de peur comporte aussi une expression faciale caractéristique, des changements physiologiques, ainsi qu'une expérience consciente déterminée au moins en partie par ces changements physiologiques. De plus, la peur va induire différents phénomènes cognitifs, dont des phénomènes attentionnels. Votre attention va se focaliser sur l'objet de votre peur, de sorte que le genre d'information dont vous allez tenir compte dans vos raisonnements sera au moins en partie déterminé par votre émotion. Finalement, un épisode typique de peur contient un élément motivationnel. Vous désirez par exemple échapper aux crocs de la bête qui vous attaque.

Une question centrale qui se pose pour celui qui veut comprendre les émotions, et plus particulièrement la peur, est celle de savoir laquelle ou lesquelles de ces composantes sont essentielles à l'émotion de peur<sup>5</sup>.

C'est là une question particulièrement difficile si on tient compte du fait qu'il existe sans doute différentes sortes de peur, quelque chose qui est suggéré par la grande

---

<sup>5</sup> C'est ce que Jesse Prinz nomme le « problème des parties » (2004 : 4).

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

variété de termes connexes à celui de « peur ». Si l'on s'en tient à la terminologie courante, il semble bien qu'il faille distinguer entre l'angoisse, l'anxiété, l'appréhension, le souci, l'inquiétude, la phobie, la crainte, l'épouvante, la frayeur, l'effroi, la terreur, la panique, sans parler du *mégatu* des habitants de l'atoll d'Ifaluk, une émotion qui semble tout partager avec la peur telle que nous la concevons, sauf son évaluation, celui qui ressent du *mégatu* en étant fier<sup>6</sup>. Dans ce qui suit, j'utiliserai le terme « peur » pour renvoyer à la catégorie générale dans laquelle ces différentes sortes d'émotion, à supposer qu'il faille les distinguer, tombent.

D'autre part, je vais présupposer que la représentation de l'objet de la peur comme constituant une menace est une composante nécessaire à toute émotion de peur<sup>7</sup>. Comme je l'ai soutenu ailleurs, il y a des raisons de penser que la représentation en question se distingue de la croyance ou du jugement, et plus généralement d'une attitude propositionnelle, en ce qu'elle ne requiert pas la possession ou l'exercice de concept, c'est-à-dire d'éléments de contenu de pensée, que l'on postule pour expliquer les relations d'inférence entre ces pensées<sup>8</sup>. Cela veut dire que l'évaluation requise pour la peur est non-conceptuelle. Par conséquent, même s'il est vrai que la peur représente son objet comme une menace, il n'est pas nécessaire de croire ou de juger qu'une chose constitue une menace pour ressentir de la peur. Un des arguments principaux pour cette thèse se base sur l'observation que la peur peut être ressentie par des êtres qui ne semblent pas posséder pas de concepts, comme les animaux et les nouveau-nés. Cela ne nous empêche pas de dire que leurs peurs ont un contenu représentationnel, dans le sens minimal où ces états ont des conditions de correction, une peur représentant son objet correctement dans la mesure où cet objet constitue bel et bien une menace. Une seconde raison pour penser que les contenus en question sont non-conceptuels vient du fait que l'on peut ressentir de la peur à l'égard d'une chose, alors que par ailleurs, on juge ou on

---

<sup>6</sup> Lutz 1988, chap. 7 ; Roberts 2003 : 197-98.

<sup>7</sup> Une question subtile qui se pose est celle de savoir si l'objet intentionnel est représenté comme menaçant (Nussbaum 2001) ou dangereux (Prinz 2004) ou bien comme effrayant (de Sousa (1987) ou comme une possibilité aversive (Roberts 2003). Selon l'option que l'on privilégie, l'objet formel de la peur serait soit une propriété relationnelle parfaitement objective du monde, soit une propriété peut-être objective, mais aussi subjective en un sens du terme : elle manifesterait une dépendance à l'égard de nos réactions (elle serait « response-dependent »; pour le concept de « response-dependence », voir Casati et Tappolet 1998). Je laisserai cette question de côté ici, mais notons que c'est la seconde option que je préconise.

<sup>8</sup> Voir Tappolet 2000.

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

sait que cette chose ne constitue pas une menace. Si l'on admettait que la peur comporte le jugement que ce dont on a peur est une menace, il faudrait attribuer des jugements contradictoires à une personne ressentant une émotion de peur, tout en jugeant que ce dont elle a peur n'est pas une menace. Comment expliquer que cette personne sera néanmoins tentée d'éviter ce qui lui fait peur ? Il semble plus simple d'affirmer que cette personne a deux représentations de l'objet de sa peur, l'une conceptuelle et l'autre non-conceptuelle. En tous cas, que la représentation en question soit conceptuelle ou non, il semble plausible de dire que ce qui est commun à toutes les sortes de peur que nous éprouvons, qu'il s'agisse de panique ou d'anxiété, c'est que l'objet de la peur soit représenté comme une menace.

S'il est vrai que nos peurs représentent leur objet comme une menace, il sera aussi vrai que nos peurs représentent leur objet comme ayant une valeur négative. Être une menace consiste par définition à être une mauvaise chose pour la personne menacée. C'est pourquoi on pourra dire que nos peurs nous informent, de manière plus ou moins fiable selon les occasions, au sujet de nos raisons normatives d'agir. La question qui m'intéresse est ainsi de comprendre le lien entre cette représentation de l'objet comme une menace, d'une part, et l'action, d'autre part. Est-ce que la peur est nécessairement accompagnée d'éléments motivationnels, qu'il s'agisse de dispositions comportementales ou de désirs ? Et si tel est le cas, quelle est la nature de ces motivations ?

Il sera utile de préciser que ce dont je vais traiter est la nature des motivations que comportent les peurs dites «*occurrentes*», illustrée par l'exemple de la peur de celui qui se fait attaquer par un chien. Une telle émotion de peur se distingue de la peur des chiens que quelqu'un peut avoir depuis qu'il est enfant. En effet, cette dernière forme de peur consiste en une disposition à ressentir une émotion *occurrente* de peur lorsqu'on est confronté à un chien. Il est courant de distinguer aussi entre les émotions *occurrentes* et les humeurs, ces dernières étant conçues comme n'ayant pas d'objet intentionnel. C'est ce qui ferait la différence entre l'humeur de l'anxiété<sup>9</sup> et une émotion de peur, qui elle porte sur quelque chose – on a peur d'un chien ou de la fin du monde. Toutefois, il est possible de soutenir que les humeurs portent sur des objets de nature plus générale que

---

<sup>9</sup> L'anxiété peut aussi être un trait de caractère.

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

les émotions. Ainsi, la peur représenterait un danger spécifique, tandis l'anxiété correspondrait à une menace générale, le monde entier étant perçu comme une menace<sup>10</sup>.

## 2) *Des motivations rigides ?*

Si l'on pense au comportement de la gazelle quand une lionne la poursuit, ou encore à celui des marmottes quand elles aperçoivent un aigle au loin, il semble plausible d'affirmer que la peur est assortie de dispositions comportementales rigides, comme la disposition à fuir ou celle à se figer. De telles dispositions semblent avoir les caractéristiques suivantes :

- a) elles sont innées<sup>11</sup>,
- b) elles se manifestent en réaction à une gamme étroite de stimuli – la perception d'un prédateur ou d'un danger particulier, comme le feu,
- c) elles se manifestent de manière rapide et automatique, dans le sens qu'elles sont indépendantes d'un processus de décision,
- d) elles résultent en un petit nombre de comportements spécifiques, comme la fuite ou l'attaque.

Un mécanisme comprenant de telles dispositions peut être caractérisé de *modulaire*. Il partage en effet des traits importants avec les modules tels que Jerry Fodor les a définis<sup>12</sup>. En particulier, un tel mécanisme exhibe ce que Fodor nomme la « spécificité du domaine », la gamme de stimuli étant constituée par ce qui constitue une menace. Il est aussi caractérisé par la rapidité de la réaction, ainsi que son caractère automatique et indépendant d'un traitement par des systèmes cognitifs plus

---

<sup>10</sup> Voir Lazarus 1991: 48; Lyons 1980; Davis 1987 et Prinz 2004.

<sup>11</sup> Cela veut dire que ces dispositions sont causalement facilitées par nos gènes (Prinz 2004 : 104). Cette définition n'exclut pas que pour que la disposition se mette en place, l'environnement naturel y compris l'environnement social ait un rôle à jouer. L'apprentissage de la peur des serpents chez les singes ne se fait que si le jeune singe voit un congénère manifester de la peur à l'égard d'un serpent (Mineka, Davidson, Cook & Keir 1984, cité par Prinz 2004 p. 104).

<sup>12</sup> Fodor 1983. Voir aussi Faucher et Tappolet, à paraître b).

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

sophistiqués<sup>13</sup>. C'est pour cela que je parlerai de *modularisme motivationnel* pour désigner cette approche<sup>14</sup>.

La thèse selon laquelle la peur est accompagnée de dispositions comportementales spécifiques et relativement figées est largement répandue. Frijda, qui affirme par ailleurs que les émotions consistent en ce qu'il appelle des *tendances comportementales* (« action tendencies »), soutient que la tendance qui caractérise la peur n'est rien d'autre que l'évitement (1986 : 88). On trouve une thèse peut-être plus réaliste chez Elster, qui écrit : « Fear (...) has two action tendencies: fight or flight. » (1999: 282)<sup>15</sup>. La nature modulaire de la réaction de peur est soulignée par Cosmides et Tooby. Ils affirment que la peur, et plus particulièrement la peur de se faire suivre, comprend l'activation de règles de décision comportementales :

« Behavioral decision rules are activated. Depending on the nature of the potential threat, different courses of action will be potentiated : hiding, flight, self-defense, or even tonic immobility (...). Some of these responses may be experienced as automatic and involuntary. » (2000: 94)

La thèse du caractère modulaire du mécanisme responsable de ce genre de comportement est explicite chez Griffiths (1997). Ce dernier souligne les avantages évolutionnistes du caractère modulaire des réactions émotionnelles, un point qu'il n'hésiterait pas à transposer au cas de la peur :

« (...) the modularity of our emotional responses can be seen as a mechanism for saving us from our own intelligence by rapidly and involuntarily initiating essential behaviors. If central cognitive processes conform more or less closely to rational decision theory and implement plans designed to maximize expected outcomes, there may be evolutionary advantages in retaining more cautious and conservative mechanisms to handle certain vital responses. » (1997 : 95)

---

<sup>13</sup> Pour mémoire, Fodor (1983) définit les modules comme des systèmes de traitement d'information caractérisés par le fait qu'ils sont a) spécifiques à un domaine d'input particuliers, comme les inputs visuels, b) obligatoires et non soumis à la volonté, c) opaques, dans le sens que les processus cognitifs centraux n'ont pas accès aux représentations contenues dans les modules, d) rapides, e) cloisonnés du point de vue informationnel, f) produisant des output « superficiels » et donc sans doute non conceptuels, g) correspondant à des patterns de dysfonctionnements caractéristiques, h) ayant une ontogenèse caractérisée par une séquence spécifique. Voir Faucher et Tappolet, à paraître b) pour plus de détails.

<sup>14</sup> Il s'agirait non pas de modules de traitement de l'information, comme la perception visuelle (« input modules »), mais de ce qu'on appelle des « output modules ».

<sup>15</sup> Notons qu'Elster suggère un peu plus bas que les émotions ressenties envers des fictions n'ont pas de tendances comportementales (1999 : 293).

À paraître dans Bertrand Guillaume, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

Évidemment, étant donné les changements importants dans notre environnement depuis l'époque à laquelle nos capacités cognitives se sont fixées, la modularité d'un tel mécanisme expliquerait pourquoi nos peurs actuelles résultent souvent en des comportements inappropriés. De nombreuses choses qui représentent une menace pour nous de nos jours n'ont que peu à voir avec celles que rencontraient nos ancêtres chasseurs-cueilleurs du Pléistocène (ou de périodes encore plus reculées). Et les comportements permettant d'éviter ces menaces sont eux aussi assez différents. Fuir ou se pétrifier devant une araignée inoffensive, mais aussi devant la menace nucléaire ou devant le réchauffement de la planète n'est pas particulièrement adapté.

Avant de discuter des mérites du modularisme motivationnel, il faut noter que certaines des caractéristiques des motivations que j'ai énumérées ci-dessus sont indépendantes. C'est pourquoi on peut distinguer une thèse portant sur la rigidité des dispositions comportementales, de l'affirmation portant sur le genre de stimuli qui occasionne ces comportements. Cela semble bienvenu, puisque nous sommes de toute évidence capables d'apprendre à avoir peur de nouvelles sortes de stimuli. Même ceux qui admettent que nous sommes prédisposés génétiquement à avoir peur de certaines classes de choses – les bruits forts, le vide, etc. – s'accordent pour dire que nos peurs s'étendent facilement à d'autres choses, comme les prises électriques, la perte de notre réputation ou les bombes nucléaires.

Un autre point qu'il convient de souligner, c'est que même en se contentant de parler des dispositions comportementales que l'on trouve chez les animaux, il y a bien plus de variété comportementale que les philosophes semblent le supposer<sup>16</sup>. En plus des trois « f » du « flight, fight or freeze » communément reconnus, il faut distinguer ce qu'on appelle « l'immobilité tonique », une réaction qui contrairement aux autres comprend un ralentissement du rythme cardiaque et de la respiration, ainsi qu'une baisse de la température corporelle, résultant en une paralysie proche de la mort. Ce genre de réaction, qui se manifeste une fois que le prédateur s'est emparé de sa proie, est assez fréquent dans le règne animal – on la trouve chez les poules, les faucons, les oies, les canards, les souris, et dans une forme un peu différente, chez certains serpents, poissons, criquets, coléoptères aquatiques, crabes et araignées. Dans la mesure où le prédateur ne

---

<sup>16</sup> Voir Archer 1979 pour une étude fascinante des comportements de la peur.

À paraître dans Bertrand Guillaume, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

s'intéresse qu'à des victimes bien vivantes, cette réaction permet souvent à la proie d'échapper à son triste sort en retrouvant soudain sa motricité.

En plus de l'immobilité tonique, il faut mentionner deux autres sortes de comportements. Le premier consiste à adopter une posture protectrice et se tenir ensuite immobile, comme le hérisson se roulant en boule. Le second consiste à se cacher. Pour échapper à leurs prédateurs, certains petits mammifères creusent leur propre trou en toute vitesse, d'autres profitent de cachettes déjà existantes, comme le *carapus acus*, un petit poisson qui disparaît dans l'orifice d'un concombre de mer quand il a peur.

En plus de la variété des comportements face au danger, il faut noter une certaine flexibilité des comportements chez un même individu. Une marmotte va se figer en voyant un aigle au loin, puis, l'aigle se rapprochant, s'enfuir et se cacher dans un terrier, pour finalement subir une immobilité tonique et (involontairement) simuler la mort une fois tombée dans les griffes du rapace. Comme cet exemple le montre, la distance par rapport au stimulus est un facteur important dans la détermination du comportement. La nature du stimulus fait aussi une différence. Des expériences sur les rats montrent qu'un violent électrochoc provoque la fuite, tandis que les électrochocs moins forts, de faible à moyenne intensité, provoquent un figement<sup>17</sup>. Notons aussi que selon l'activité dans laquelle un animal se trouve, le même stimulus va causer des comportements différents. La réaction d'un poussin au même stimulus (une lumière assez vive pour causer de la peur) diffère selon que le poussin se déplace et picore ou selon qu'il est immobile. Dans le premier cas, le poussin se met le plus souvent à courir et à émettre des cris de détresse, tandis que dans le second cas, il se fige. De plus, des études montrent que les hormones ont une influence sur le comportement. Des poussins ayant reçu une injection de testostérone avaient plus tendance à se figer ou s'immobiliser que des poussins n'ayant pas reçu d'injection, qui réagissaient le plus souvent par la fuite. Finalement, l'appartenance sexuelle semble jouer un rôle. Une expérience portant sur les rats a montré que les femelles réagissaient par un comportement actif d'évitement du danger, notamment en courant et en sautant, tandis que les mâles avaient plus tendance à s'immobiliser et à déféquer. John Archer résume le rôle de ces différents facteurs ainsi : « There is some evidence (...) that the types of fear responses an animal shows

---

<sup>17</sup> Barcik & Collins 1972, cité par Archer 1979.

À paraître dans Bertrand Guillaume, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

depend on its immediately preceding behaviour, its long-term internal state (e.g. its sex hormones make-up) and on the nature of the particular fear-evoking stimulus (e.g. on properties such as intensity and location). » (1979 : 83)

On pourrait penser qu'étant donné la variété et la flexibilité des comportements face au danger, on peut conclure à l'échec du modularisme motivationnel. Toutefois, il existe deux stratégies, qu'il est d'ailleurs possible de conjuguer, pour contrer cette critique. La première de ces stratégies est d'affirmer qu'il existe différentes sortes de peurs et que chacune est accompagnée de motivations comportementales rigides. La seconde consiste à souligner que les dispositions comportementales tiennent compte de facteurs contextuels. La peur ne comporterait pas simplement une disposition à fuir ; elle comporterait une disposition à fuir si le prédateur est proche et qu'il est possible de fuir.

Nombreux sont ceux qui suggèrent qu'il existe différentes sortes de peurs suscitant différents comportements. Par exemple, Robert Roberts distingue entre la *peur*, l'*anxiété*, la *frayeur*, la *terreur* ou la *panique*, l'*horreur*, et ce qu'on pourrait nommer « *effroi surnaturel* » (« spook »), chacune de ces sortes d'émotions venant avec une préoccupation (« concern ») particulière, et donc accompagnées de motivations légèrement différentes<sup>18</sup>. La peur est assortie du désir que l'objet, qui est présenté comme étant une possibilité aversive ayant un degré significatif de probabilité, ne se réalise pas (ou bien que ses conséquences ne se réalisent pas) (2003 : 195), tandis que la frayeur comporte le désir que cette chose, ou bien ses conséquences, soient évitées immédiatement (2003 : 199). Jaak Panksepp distingue entre la *panique* et l'*anxiété* car ces dernières dépendraient de mécanismes neuronaux différents<sup>19</sup>, tandis que Richard Lazarus affirme que les évaluations de l'*anxiété* et de la *frayeur* diffèrent<sup>20</sup>. L'*anxiété* correspond au jugement que l'on fait face à une menace existentielle incertaine, tandis que la frayeur est assortie du jugement que l'on fait face à un danger physique, immédiat et concret. Quand à Prinz<sup>21</sup>, il propose, notamment en se basant sur les travaux en éthologie expérimentale de Jeffrey Gray<sup>22</sup>, une distinction entre l'*anxiété* et la *panique* (ou la frayeur). La première serait accompagnée d'un comportement de figement

---

<sup>18</sup> Roberts 2003.

<sup>19</sup> Panskepp 2000.

<sup>20</sup> Lazarus 1991 : 122.

<sup>21</sup> Prinz 2004.

<sup>22</sup> Gray 1971.

À paraître dans Bertrand Guillaume, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

(« freeze ») et serait provoquée par des stimuli neutres (le son d'une cloche) associés par conditionnement à un stimulus pénible (un électrochoc). Elle correspond non pas à un danger immédiat, mais à un danger à venir. La panique, par contre, qui est causée par un stimulus pénible, correspond à un danger immédiat et serait accompagnée d'un comportement de fuite ou d'attaque (si la fuite n'est pas possible). Ainsi, notre marmotte passerait d'un état d'anxiété causé par la vue d'un aigle au loin à une panique provoquant sa fuite quand l'aigle se rapproche.

On notera immédiatement que la seconde stratégie doit être invoquée même si l'on distingue entre ces différentes sortes de peurs. Ce serait le contexte – en l'occurrence la possibilité de s'enfuir, mais peut-être aussi le genre de menace, la grandeur du prédateur par exemple jouant certainement un rôle – qui détermine si la panique provoque la fuite ou l'attaque. Ainsi, pour tenir compte de la variété et de la dépendance au contexte des réactions possibles, une conception modulariste plausible peut admettre qu'il existe différentes sortes de peur assorties de différentes sortes de motivations. Et elle doit admettre que le genre de comportement est déterminé au moins en partie par le contexte. Toutefois, le modulariste motivationnel insistera sur le fait que bien qu'ils soient plus complexes qu'il n'y paraissait à première vue, les mécanismes responsables de ces comportements restent rigides. Si la marmotte voit un aigle, ou un autre objet volant lui ressemblant, à l'horizon, et qu'elle ne se trouve pas très loin de son terrier, elle se figera et sifflera, qu'elle le veuille ou non.

Dans cette version amendée, la conception modulariste semble assez bien s'appliquer aux cas des gazelles et des marmottes<sup>23</sup>. La question, évidemment, est de savoir si elle décrit aussi la peur humaine. On peut avancer deux considérations en faveur de la thèse de la modularité motivationnelle de la peur humaine.

D'abord, l'argument de la continuité entre les espèces. Dans la mesure où il est assez clair que les motivations liées à la peur des gazelles et des marmottes sont modulaires, il y a des raisons de penser que les nôtres le sont aussi. Évidemment, cet argument n'est pas décisif. Il se pourrait bien que la peur se présente différemment dans des organismes plus complexes, dotés d'une faculté de raisonnement. Il faut toutefois

---

<sup>23</sup> Je laisse de côté la question de savoir si cette conception s'applique à des animaux cognitivement plus complexes que les marmottes et les gazelles, comme les grands singes.

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

admettre que certains des comportements qui résultent de nos peurs sont du même type que ceux que l'on retrouve chez les animaux. Même si la fuite, l'attaque ou le figement n'accompagne pas nécessairement une réaction de peur, c'est un comportement qui peut en résulter. De plus, l'immobilité tonique est une réaction relativement fréquente chez ceux qui ont se font attaquer par des animaux sauvages, qui ont été pris dans des bombardements ou qui ont été victime de viols<sup>24</sup>.

Ensuite, l'argument évolutionniste. Pour que la peur remplisse adéquatement sa fonction, qui consiste à nous permettre d'échapper au danger, il semble nécessaire d'avoir en place un mécanisme largement modulaire. Cet argument n'est pas non plus décisif. Sans entrer dans le débat portant sur le bien-fondé des arguments évolutionnistes de ce genre, on peut en effet se demander si la fonction de la peur ne serait pas mieux servie par un lien moins direct avec le comportement. Lesquels de nos ancêtres avaient la plus grande chance survie, ceux qui réagissaient de manière rigides à des catégories spécifiques de danger ou ceux dont les réactions étaient plus flexibles ?

C'est pourquoi il semble bien que le lien entre la peur et le comportement ou l'action soit plus indirect.

### **3) *Un lien moins direct ?***

Il n'est pas nécessaire d'avoir fait des études de psychologie pour savoir que les comportements qui résultent de nos peurs sont bien plus variés que ceux que l'on trouve chez les gazelles et les marmottes. Et cela est évident que l'on considère la peur en général ou ses différentes sous-catégories. La panique peut vous faire courir vers la sortie du cinéma lors d'un incendie, mais elle peut aussi vous faire saisir votre téléphone portable pour appeler du secours. Votre émotion influencera peut-être la manière dont vous exécuterez ces actions – vous agirez de manière précipitée si vous paniquez, par exemple – mais elle ne détermine pas, à strictement parler, des comportements particuliers. C'est pourquoi un grand nombre d'auteurs soutient que le lien avec le comportement ou l'action est indirecte.

---

<sup>24</sup> Cette réaction se retrouverait dans plus de 50% des cas de viols (Suarez & Gallup 1979). Voir Marks 1987 : 68-69, rapporté dans Cosmides et Tooby 2000 : 113.

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

Le psychologue Gerald Clore affirme que bien que les émotions comprennent des processus qui facilitent l'action d'une manière générale – on peut penser à l'excitation (« arousal »), la circulation du sang, la tension musculaire, par exemple – ces derniers ne déterminent pas des comportements particuliers. Les émotions ne comporteraient pas d'activation de programmes moteurs ou de dispositions comportementales. Voilà ce que Clore dit de la peur :

« (...) it is common to assume that fear involves behavioural tendencies to escape. But (this link is) probably more indirect than is generally assumed. Such words as 'behavior', 'response' and 'action', even when qualified by such words as 'tendencies', 'readiness' or 'inclination' imply that specific muscle groups and motor circuits are activated when one is (...) fearful (...). Such (a claim) suggests, rather implausibly, that one's legs are programmed to run when afraid (...). Of course emotions such as fear do involve a redistribution of blood from the viscera to the large muscle, and such effects would presumably enable one to engage in rapid action or extreme exertion. But such general activation is not at all the same thing as a specific action tendency or a motor program. »<sup>25</sup>

Clore suggère que les effets directs des émotions sont *motivacionnels* et non pas *comportementaux* :

« (...) the direct effects of emotions are motivational rather than behavioural. One can achieve more agreement about the likely goals of (...) fearful (...) persons than about their likely behaviors. It seems clear, for example, that fear involves a desire to avoid harm or loss, but not at all clear whether achievement of this goal would necessitate selling one's stocks, listening to the weather report, or running away. Thus, the immediate effects of emotion may be more mental than behavioural. »<sup>26</sup>

Jesse Prinz fait une suggestion semblable<sup>27</sup>. Il soutient que contrairement à ce qu'affirme Frijda, les émotions ne sont pas des tendances comportementales (« action tendencies »). Il fait une distinction entre les motivations, qui poussent à l'action, d'une part, et les motifs, qui fournissent des raisons pour l'action, d'autre part, et affirme que les émotions sont des motifs et non des motivations. Elles ne seraient motivantes que dans la mesure où elles mèneraient à des motivations. Les changements physiologiques et la valence positive ou négative des émotions prépareraient à l'action et augmenteraient la probabilité de certaines sortes d'actions – la vengeance quand on est en colère par exemple

---

<sup>25</sup> Clore 1994 : 110-11.

<sup>26</sup> *Ibid.* : 111.

<sup>27</sup> Prinz, *op. cit.*, 193-4.

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

–, mais les émotions ne détermineraient pas un comportement spécifique. Il faut encore que l'agent effectue un choix. Ainsi, avoir peur fournirait une raison, *ceteris paribus*, de fuir, mais ne serait pas constituée par une disposition à fuir. La fuite serait toutefois rendue plus probable étant donné les changements physiologiques liés à cette émotion et sa valence négative. Si l'on admet que les motifs sont des désirs, la suggestion de Prinz peut s'assimiler à celle de Clore.

En bref, la thèse à examiner affirme que la peur comporte non pas des dispositions comportementales ou des « programmes moteurs », c'est-à-dire des états qui débouchent automatiquement sur un type d'action spécifique si rien ne les entravent, mais certains désirs plus généraux, comme le désir d'éviter un dommage<sup>28</sup>. Ces désirs ne déterminent pas immédiatement l'action. Ils influencent l'action dans la mesure où ils comportent la représentation d'un but, comme celui d'éviter un dommage. C'est seulement après avoir été traités par un centre décisionnel (la Raison, peut-être), dont le but est de tenir compte des différentes raisons d'agir d'un agent, ainsi que des informations concernant les moyens à mettre en œuvre pour atteindre les fins de cet agent, que ces désirs débouchent sur une action.

Que penser de cette suggestion ? Un point qu'il convient de souligner, c'est que la peur ne se contente pas simplement de fournir des raisons d'agir ou, dans une perspective externaliste au sujet des raisons, de nous informer au sujet de nos raisons d'agir. Comme Clore et Prinz le soulignent tous deux, les changements physiologiques que comporte la peur préparent à accomplir certaines actions. Ainsi, l'activation corporelle rend la fuite possible. De plus, la peur exerce une influence de nature non rationnelle sur la délibération. À la suite de Ronald de Sousa, il faut reconnaître que les émotions ont un impact considérable sur les phénomènes attentionnels, telle que la sélection d'information : « (an emotion) limits the range of information that the organism will take into account, the inferences actually drawn from a potential infinity, and the set of live

---

<sup>28</sup> Wayne Davis (1987) soutient que l'on a peur de p seulement si on a le désir que non-p. Il distingue cette sorte de peur, qu'il nomme « peur propositionnelle », et qui n'est pas nécessairement occurrente et ne requiert pas de modifications physiologiques, de la peur expérientielle (correspondant à ce qu'on décrit quand on dit qu'on est effrayé, « afraid ») et de la peur réactive (correspondant à être effrayé par quelque chose), qui ne sont pas nécessairement liées à des désirs ou des motivations.

À paraître dans Bertrand Guillaume, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

options among which it will choose. »<sup>29</sup> Ainsi, la peur détermine le genre d'informations retenu par l'agent – celui qui éprouve de la peur à l'égard d'un virus particulièrement virulent s'intéressera plus aux informations portant sur ce virus et sur comment y échapper qu'à comment résoudre un dilemme philosophique. La peur influence aussi les inférences que l'agent fera – même si cela serait permis du point de vue de la logique, il ne conclura sans doute pas qu'il existe au moins un objet paraissant dangereux dans le monde, par exemple. Finalement, une émotion détermine le genre d'options que l'agent va considérer – il aura à l'esprit toutes sortes d'options qui lui permettent d'échapper aux crocs du chien, plutôt que des options comme celle de passer des vacances en orbite autour de la lune. On peut dire que si la peur fournit des raisons d'agir ou nous informe au sujet de nos raisons d'agir, elle le fait avec une insistance toute particulière.

Toutefois, même si l'on tient compte de l'influence non rationnelle de la peur, la conception selon laquelle la peur comporte uniquement des désirs est sujette à certaines réserves. Un premier problème, c'est qu'elle ne rend pas bien compte des cas de comportements instinctifs. Comme je l'ai indiqué, même s'il est vrai que souvent, la peur ne débouche pas sur ce genre de comportement, elle le fait parfois quand même. Les cas humains de fuite, d'attaque, de figement ou d'immobilité tonique ne sont pas rares. Et ce serait clairement un abus que de dire qu'ils sont le produit d'un choix découlant d'une rapide délibération. Il est certainement très difficile d'expliquer pourquoi certaines personnes prises de terreur tombent dans une immobilité tonique, alors que d'autres ne le font pas, mais ce qui est clair, c'est que les deux possibilités peuvent se réaliser, et ce indépendamment d'un choix que ferait l'agent.

Un second problème vient du fait que la peur paraît parfois entièrement détachée de la motivation. Dans une des pages les plus célèbres de la philosophie contemporaine, Kendall Walton (1978) nous décrit les affres de Charles :

« Charles is watching a horror movie about a terrible green slime. He cringes in his seat as the slime oozes slowly but relentlessly over the earth, destroying everything in its path. (...) The slime, picking up speed, oozes on a new course straight towards the viewers. Charles emits a shriek and clutches desperately at this chair. » (1978: 5)

---

<sup>29</sup> De Sousa 1987 : 195. De nombreux travaux empiriques confirment cette hypothèse (voir Faucher et Tappolet 2002).

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

Comme Walton le souligne, Charles semble terrifié. Pourtant, il ne semble avoir aucune motivation liée à son état. Il n'est pas le moins du monde incliné à sortir de la salle de cinéma ou à appeler la police. Walton conclut que Charles ne croit pas vraiment qu'il est danger, ce qui est certainement vrai. Par contre, contrairement à ce Walton soutient, cela n'implique pas que Charles n'éprouve non pas une émotion de peur, mais seulement une émotion de quasi-peur. En effet, comme je l'ai dit tout au début, il y a des raisons de penser que la peur se distingue d'une croyance ou d'un jugement au sujet du danger<sup>30</sup>. Il semblerait donc que nous ayons là un cas de peur qui soit complètement détachée de l'action. On aurait affaire à une peur purement contemplative<sup>31</sup>.

Cette analyse n'est pas tout à fait exacte. En effet, même s'il semble que la peur de Charles n'est pas assortie de désirs, elle est accompagnée de dispositions comportementales. Après tout, Charles crie et s'agrippe à son fauteuil. Toutefois, à part ces réactions involontaires, il est clair que Charles n'agit pas comme quelqu'un qui confronte un réel danger. C'est pourquoi il est plausible de dire que sa peur n'est pas accompagnée de désir.

On peut envisager deux objections à cette suggestion. La première consiste à dire que Charles n'éprouve pas réellement de la peur, puisqu'il n'est pas motivé à se mettre à l'abri. S'il avait réellement peur, il prendrait ses jambes à son cou. Toutefois, comme les réactions physiologiques, l'expérience subjective et les dispositions comportementales de la peur sont toutes présentes, cette affirmation n'est pas convaincante.

L'autre objection consiste à dire que contrairement aux apparences, Charles désire échapper au danger, mais que ce désir ne se manifeste pas dans ses actions. D'autres désirs, comme celui de voir la fin du film, auraient interférés. Le cas de Charles serait comparable à celui de l'adepte du saut à l'élastique, qui parvient à surmonter sa peur et les motivations qui lui sont corrélées, son désir de sauter étant plus fort. Cette suggestion ne paraît pas non plus plausible. L'idée d'un conflit de désirs, qui exigerait peut-être une délibération pour déterminer ce qu'il faut faire, ne semble pas bien décrire le cas de

---

<sup>30</sup> Voir John Morreal 1993.

<sup>31</sup> Les cauchemars constituent un autre cas intrigant. Si on suppose que celui qui fait un cauchemar a réellement peur, ce que semble confirmer autant la phénoménologie que la physiologie de ce genre d'émotion, il semble qu'il s'agirait de cas de peurs sans action réelle, et peut-être donc sans motivation réelle. Merci à un membre de l'auditoire de m'avoir suggéré cette piste de réflexion.

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

Charles. D'ailleurs, on se demande comme il se pourrait que le désir de voir la fin du film pourrait être plus fort que le désir d'échapper à une mort certaine.

Dans le même esprit, on pourrait affirmer que ce sont les croyances de Charles qui empêchent son désir de se manifester. Si Charles n'avait pas eu la ferme conviction que le monstre vert n'est qu'une fiction, et donc qu'il n'était pas réellement en danger, il aurait certainement tenté d'échapper au danger. Toutefois cette suggestion ne semble pas non plus convaincante. Comment se fait-il que Charles conserve le désir d'échapper au monstre vert alors qu'il ne croit pas qu'il existe réellement un monstre vert ? Ce serait attribuer des états mentaux extrêmement incohérents au pauvre Charles. Il semble bien plus simple de renoncer à l'idée que Charles désire échapper au danger que représente le monstre vert.

Finalement, on pourrait suggérer que le comportement de Charles s'explique par une rapide alternance entre la croyance qu'il est menacé et celle qu'il est hors danger, correspondant à une alternance entre peur et absence de peur. Il s'agit là de la suggestion que fait Martha Nussbaum<sup>32</sup> pour rendre compte des cas d'émotions irrationnelles, comme quand on ressent de la peur d'une araignée tout en jugeant que cette araignée est inoffensive. Cette thèse est loin d'aller de soi. De plus, il est particulièrement difficile d'admettre qu'une telle description s'applique au cas des émotions ressenties à l'égard des fictions. Les gestes d'un agent qui passe d'un désir de fuir à un l'absence d'un tel désir seraient bien différents de ceux de Charles, qui ne court pas entre son fauteuil et la sortie de secours la plus proche<sup>33</sup>.

À titre de conclusion intermédiaire, je dirais donc que nos peurs sont au moins parfois accompagnées de dispositions comportementales que nous partageons avec les animaux non-humains. De plus, nos peurs sont en général accompagnées de désirs, comme le désir d'éviter de se faire mordre. Toutefois, certaines peurs sont contemplatives. Même si elles comportent des dispositions comportementales, elles ne comportent pas de désirs.

En bref, si on s'en tient aux peurs humaines, on aurait donc trois cas de figure :

---

<sup>32</sup> Nussbaum 2001, p. 35-6.

<sup>33</sup> Évidemment, il se pourrait que Charles décide de sortir de la salle à cause de sa peur. Mais ce qui le motiverait alors serait non le désir d'échapper à un danger, mais le désir de ne pas ressentir de peur.

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

- a) les cas des peurs accompagnées de dispositions comportementales primitives,
- b) les cas de peurs accompagnées du désir d'échapper à la menace, au moins parfois accompagnées en plus d'une disposition comportementale primitive,
- c) les cas de peurs contemplatives, au moins parfois accompagnées d'une disposition comportementale primitive.

#### **4) *Des motivations égoïstes ?***

Jusqu'ici j'ai supposé que la peur représente son objet comme une menace pour celui qui ressent cette émotion. Et j'ai aussi supposé que si la peur est accompagnée de motivations, ces motivations, qu'ils s'agissent de dispositions comportementales ou de désirs, visent le bien de celui qui ressent la peur. Si quelqu'un a peur d'un chien, il désire éviter la menace que ce chien semble représenter pour lui. Le but ultime qu'il recherche consiste donc à favoriser son propre intérêt.

La thèse que les motivations correspondant à la peur sont égoïstes n'est en général guère thématifiée explicitement, mais elle est largement partagée. On en trouve tout de même certaines formulations. Voici par exemple ce qu'affirme le psychologue Nico Frijda : « Fear, presumably, motivates actions to protect *oneself* from the event that caused it, or to prevent the event from actually materializing, or to suppress activity until the threat has passed (as in anxious freezing). »<sup>34</sup> On retrouve la même idée chez les philosophes. Dans une discussion au sujet de l'identité personnelle, Bernard Williams envisage une situation dans laquelle une personne va être torturée après avoir subi de profondes modifications psychologiques; pour montrer que l'identité personnelle n'est pas affectée par ces changements psychologiques, il considère les émotions, comme la peur, que cette personne ressentira. Voici ce qu'il en dit : « There are some emotions, however, which I will feel only if I will be involved in S, and fear is an obvious example. » (1973, p. 58) Plus récemment, Jesse Prinz soutenait une thèse semblable : « An appraisal is a representation of the relation between an organism and its

---

<sup>34</sup> Frijda 1986 : 114.

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

environment that bears on well-being. I might appraise that the environment presents a physical danger *to me*. » (2004 : 51, mes italiques)<sup>35</sup>

La thèse de l'égoïsme de la peur est souvent liée à l'idée que des émotions, ou du moins certaines d'entre elles, sont des adaptations. Paul Griffiths, qui adopte l'idée de Paul Ekman selon laquelle les émotions de base sont des « programmes affectifs », dans le sens que chaque type d'émotion de ce genre correspond à un ensemble complexe et coordonné de réactions, écrit : « Affect programs are adaptive response to events that have a particular ecological significance for the organism. The fear response is adapted to dangers (...) » (1997 : 89)

Toutefois, comme quelques philosophes l'ont noté, la peur se décline de deux façons. On peut avoir peur *pour soi-même*, mais on peut aussi avoir peur *pour autrui*<sup>36</sup>. Comme John Morreal l'écrit, en voyant son enfant disparaître sous une grande vague, une mère ressentira vraisemblablement de la peur pour son enfant.<sup>37</sup> Les peurs que nous éprouvons quand nous fréquentons des fictions sont d'ailleurs souvent de cet ordre. Nous avons peur que Spiderman s'écrase lamentablement au sol ou que Madame Bovary finisse par se suicider, par exemple. Ce genre de peur n'est d'ailleurs pas limité aux êtres humains. Ne dira-t-on pas de l'ourse qui attaque un promeneur pour protéger son ourson qu'elle agit par peur pour son ourson ?

Or, la peur pour autrui aura tendance à nous motiver à aider autrui. Dans la mesure où j'ai peur pour quelqu'un d'autre, je vais vouloir lui porter secours. Comme le note à nouveau Morreal, la peur pour autrui peut l'emporter sur la peur pour nous-mêmes, de sorte que l'on peut alors se sacrifier pour venir en aide à autrui : « To the extent that I feel fear for others, I want to prevent them from being harmed ; in heroic cases I may fear for them more than for myself, and give up my own life to save theirs. » (1993 : 364) Il semble donc que la peur pour autrui comprenne une motivation altruiste : celui qui agit sous le coup d'une telle peur a le bien d'autrui, et non pas son propre bien, comme fin.

---

<sup>35</sup> Voir aussi Arnold 1960 : 171 et Lazarus 1991 : 122.

<sup>36</sup> Comme Ronnie de Sousa l'a souligné (communication personnelle), on peut se demander s'il s'agit bien de deux variantes de la même émotion. Les peurs pour soi-même et les peurs pour autrui partageant de nombreux traits, dont l'expression faciale, les changements physiologiques et l'expérience subjective, il y a, je pense, de bonnes raisons de rejeter l'idée qu'il s'agit de deux espèces d'émotion distinctes.

<sup>37</sup> 1993. Voir aussi Davis 1987, Nussbaum 2001 : 28, Roberts 2003 : 197, 201.

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

Le partisan de l'égoïsme de la peur restera sceptique. Est-ce si clair que la motivation à aider autrui soit altruiste ? Est-ce que la fin ultime d'un tel désir n'est pas de favoriser son propre intérêt ? On pourrait ainsi objecter qu'en fait, c'est pour s'aider soi-même que l'on aide celui pour qui on ressent de la peur. C'est ce que ceux qui soutiennent la doctrine de l'égoïsme psychologique affirmeront, évidemment. Pour éviter de nous perdre dans un débat qui nous éloignerait de la peur, je supposerai tout simplement la fausseté de cette doctrine : comme le sens commun semble le confirmer amplement, certaines de nos motivations ne visent pas notre propre bien. Toutefois, on peut envisager deux autres arguments visant à montrer que même les motivations de la peur pour autrui sont égoïstes.

Le premier argument fait appel à l'idée répandue, que j'ai mentionnée précédemment, selon laquelle la peur est une adaptation<sup>38</sup>. Cosmides et Tooby, par exemple, affirment que la peur, tout comme les autres émotions, est une adaptation : elle sert à coordonner des réactions permettant d'augmenter la fitness des organismes. Les chances de survie de ces organismes sont augmentées, ce qui fait qu'ils auront une plus grande chance de transmettre leurs gènes à leurs descendants<sup>39</sup>. On pourrait dès lors être tenté de conclure de ce fait que la peur est toujours assortie de motivations égoïstes. Ce serait toutefois se rendre coupable d'un *non sequitur* flagrant. Il faut bien voir que la sélection naturelle n'a pas les mêmes « buts » que l'organisme. C'est pourquoi ce qui favorise la survie de mes gènes n'a que peu à voir avec ce qui favorise mon intérêt. Il se pourrait ainsi qu'avoir des motivations altruistes et dommageables du point de vue de la promotion de mon propre intérêt, augmente mes chances de survie et de reproduction. Ainsi, il pourrait être particulièrement avantageux du point de vue de mes gènes que je me sacrifie pour mes descendants.

Le partisan de l'égoïsme de la peur pourrait rétorquer que c'est seulement dans la mesure que je considère le bien d'autrui comme le mien, que je m'identifie à cette autre personne au point de faire de son bien une partie de mon propre bien, que je vais ressentir de la peur pour lui. En aidant autrui, je contribuerais ainsi quand-même à mon propre bien. Après tout, la mère qui a peur pour son enfant serait dévastée si son enfant se

---

<sup>38</sup> Notons qu'on pourrait aussi affirmer que la peur facilite des adaptations.

<sup>39</sup> Cosmides et Tooby 2000 : 92.

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

noyait. Ce serait pour cette raison que la peur pour autrui concerne non pas n'importe qui, mais nos parents proches et nos amis. Ainsi, Martha Nussbaum soutient que toutes les émotions sont orientées vers notre propre épanouissement : « (...) emotions appear to be *eudaimonistic*, that is, concerned with the person's flourishing. » (2001: 30)<sup>40</sup> Elle admet que nous pouvons avoir peur pour ceux que l'on aime, mais selon elle, nous rattachons le bien de ces personnes à notre propre bien :

« I do not go about fearing any and every catastrophe anywhere in the world, not (so it seems) do I fear any and every catastrophe that I know to be bad in important ways. What inspire fear is the thought of damage impending that cut to the heart of my own cherished relationships and projects. »<sup>41</sup>

On pourrait donc dire que celui qui ressent de la peur pour autrui se considère comme lui-même menacé par ce qui menace autrui.

Que penser de ce raisonnement ? Il faut certainement admettre que le plus souvent, c'est pour nos proches que nous ressentons de la peur. Et c'est en général aussi dans la mesure où nous nous identifions avec un personnage fictif que nos émotions s'engagent. Pourtant, il faut admettre que nous pouvons ressentir de la peur pour un parfait inconnu, au sujet duquel nous ne savons rien. Une personne vue au loin et de dos, qui risque de se faire renverser par une voiture peut tout à fait provoquer une émotion de peur pour autrui chez celui qui est témoin de la scène. Il paraîtrait invraisemblable d'affirmer qu'un attachement soudain, une identification subite, se produise au moment où l'on ressent de la peur pour cet étranger. C'est vrai que du fait de notre peur pour cette personne, nous nous intéressons à son sort. Avoir peur pour elle implique que nous nous intéressons à elle. Mais ce serait une invraisemblable exagération de dire que l'on se représente dès lors sa perte comme une perte pour soi-même. Ainsi, je pense qu'on se trompe si l'on affirme qu'il n'est possible d'avoir peur pour quelqu'un qu'à la condition

---

<sup>40</sup> Nussbaum se défend toutefois de l'idée que sa conception implique que les émotions soient toutes égoïstes (2001 : 53). Toutefois, dans la mesure où elle affirme que même la compassion est *eudémoniste*, dans le sens que celui qui ressent de la compassion inclut le bien-être d'autrui dans son propre « schéma de fin », on peut se demander si elle peut véritablement admettre des motivations altruistes. C'est là en tout cas une question pertinente si cette affirmation veut dire plus que l'idée un peu triviale selon laquelle celui qui ressent de la compassion a comme but de contribuer dans une certaine mesure au bien-être d'autrui. (2001 : 31, note 23).

<sup>41</sup> Nussbaum 2001 : 30-31.

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

que nous l'aimons, ou que nous lui sommes attachés, ou encore que nous nous identifions avec lui. C'est pourquoi il faut conclure, je pense, que les motivations de la peur pour autrui peuvent être altruistes.

Quoi qu'il en soit, j'aimerais au moins convaincre le lecteur d'une thèse plus modeste, qui ne présuppose pas la fausseté de l'égoïsme psychologique. Les motivations de la peur pour autrui sont, je pense, exactement aussi altruistes que le sont les motivations liées à la pitié ou la compassion. En effet, les conditions dans lesquelles on a peur pour autrui sont les mêmes dans lesquelles on va ressentir de la compassion pour quelqu'un. Si l'on ressent de la peur pour quelqu'un lorsqu'il est menacé par un danger, on ressentira de la pitié ou de la compassion pour cette personne si celle-ci n'échappe pas à ce danger.

Aristote affirmait :

« Pour parler en thèse générale, sont des sujets de crainte tous les événements qui, frappant ou menaçant les autres, nous inspirent un sentiment de pitié. » (*Rhét.*, Livre II, Chap. V)

Aristote a certainement raison si on considère la peur pour soi-même. Si on tient compte de la peur pour autrui (comme il le ferait sans doute volontiers, puisqu'il a par ailleurs insisté sur le fait que la tragédie suscite crainte et pitié), il faudrait dire que sont sujets de crainte *pour nous* tous les événements qui nous peuvent nous inspirer de la peur *pour autrui* quand ils menacent autrui et de la pitié quand ils ont frappé autrui. C'est pourquoi celui qui admet que la compassion est assortie de motivations altruistes, ou du moins de motivations qui favorisent le bien d'autrui, devrait en faire autant pour la peur pour autrui.

### ***Conclusion***

La peur est une émotion suspecte à bien des égards. Cette émotion cadre assez mal avec la valorisation contemporaine de notre vie affective. Toutefois, j'espère avoir montré que n'étant pas nécessairement accompagnée de dispositions comportementales rigides et mal adaptées à notre environnement actuel, et n'étant pas non plus

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

nécessairement centrée sur l'agent et son bien-être, elle peut effectivement favoriser des actions appropriées tant du point de vue de l'agent que du point de vue d'autrui.

### ***Bibliographie***

- Aristote, *Rhétorique*, trad. M. Dufour, Paris, Les Belles Lettres, 1967
- Archer, John, « Behavioural Aspects of Fear », in W. Sluckin (éd.), *Fear in Animals and Man*, New York, Van Nostrand Reinhold Company, 1979, 56-85.
- Arnold, Madga B. *Emotion and Personality*, New York, Columbia University Press, 1960.
- Barcik J. D. & D. E. Collins, « Shock-elicited defensive Behavior and passive avoidance performance », *Psychonomic Science*, 28, 1972, 37-40.
- Casati, Roberto et Christine Tappolet (dir.), *Response-Dependence*, volume thématique de la revue *European Review of Philosophy*, vol. 3, Stanford, CSLI Publications, 1998.
- Clore, Gerald, « Why Emotions are Felt », in *The Nature of Emotion*, ed. Paul Ekman and Richard Davidson, New York, Oxford University Press, 1994, 103-111.
- Cosmides, Leda, and John Tooby, « Evolutionary Psychology and Emotions », in *Handbook of Emotions* (2<sup>nd</sup> edition), éd. par Michael Lewis and Jeanette Haviland-Jones, New York: The Guilford Press, 2000, 91-115,
- Damasio, Antonio, *Descartes' Error: Emotion, Reason and the Human Brain*, New York, Gossett/Putnam, 1994.
- Davis, Wayne A., « The Varieties of Fear », *Philosophical Studies*, 51, 1987, 287-310.
- de Sousa, Ronald, *The Rationality of Emotion*, Cambridge, Mass., The MIT Press, 1987
- Elster, Jon, *Alchemies of the Mind. Rationality and the Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
- Faucher, Luc et Christine Tappolet, « Fear and the Focus of Attention », *Consciousness and Emotion*, vol. 3, no 2, 2002, 105-144.
- Faucher, Luc et Christine Tappolet (dir.), *The Modularity of Emotions*, Supp. Volume du *Canadian Journal of Philosophy*, à paraître a).

À paraître dans Bertrand Guillarme, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*. Éditions la Découverte.

Faucher, Luc et Christine Tappolet, « Introduction: Modularity and the Nature of Emotions », dans Luc Faucher et Christine Tappolet (dir.), *The Modularity of Emotions*, Supp. Volume du *Canadian Journal of Philosophy*, à paraître b).

Fodor, Jerry, *The Modularity of Mind*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1983.

Frijda, Nico H., *The Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

Gray, Jeffrey A., *The Psychology of Fear and Stress*, New York, McGraw-Hill Book Company, 1971.

Griffiths, Paul, *What Emotions Really Are*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.

Jones, Karen « Quick and Smart?: Modularity and the Pro-Emotion Consensus », in Luc Faucher et Christine Tappolet (dir.), *The Modularity of Emotions*, Supp. Volume du *Canadian Journal of Philosophy*, à paraître.

Lazarus, Richard S., *Emotion and Adaptation*, New York, Oxford University Press, 1991.

Lutz, Catherine A., *Unnatural Emotions: Everyday Sentiments on a Micronesian Atoll and Their Challenge to Western Theory*, Chicago, University of Chicago Press, 1988.

Lyons, William, *Emotion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980.

Marks, Isaac, *Fears, Phobias, and Rituals*, New York, Oxford University Press, 1987.

Mineka, S., Davidson, M., Cook, M. & Keir, R. « Observational conditioning of snake fear in rhesus Monkeys », *Journal of Abnormal Psychology*, 93, 1984, 355-372.

Morreal, John, « Fear without Belief », *The Journal of Philosophy*, 90, 1993, 359-366.

Nussbaum, Martha C. *Upheavals of Thought. The Intelligence of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

Panksepp, Jaak, « Emotions as Natural Kind Within the Mammalian Brain », in M. Lewis & J. Haviland-Jones (eds), *Handbook of Emotions* (2<sup>nd</sup> ed.), New York, Guilford Press, 2000, 137-156.

Prinz, Jesse J., *Gut Reactions. A Perceptual Theory of Emotion*, New York, Oxford University Press, 2004.

Roberts, Robert C., *Emotions. An Essay in Aid of Moral Psychology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

Suarez, S. D. & G. G. Gallup, « Tonic immobility as a response to rage in humans : A theoretical note », *Psychological Record*, 29, 1979, 315-320.

À paraître dans Bertrand Guillaume, dir., *La peur. Epistémologie, Éthique et Politique*.  
Éditions la Découverte.

Tappolet, Christine, *Émotions et valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

Walton, Kendall, « Fearing Fiction », *The Journal of Philosophy*, 75, 1978, 5-27.

Williams, Bernard, « The Self and the Future », in *Problems of the self: philosophical papers, 1956-1972*, Cambridge, Cambridge University Press, 1973, trad. par J. Lelaidier dans *La fortune morale*, Paris, PUF, 1994.